Rapport sur la soutenance de thèse de doctorat en Littérature française de M. Matthieu GOSZTOLA sur « La critique littéraire d'Alfred Jarry à *La Revue blanche*, édition critique et commentée » devant l'université du Mans le 12 octobre 2012.

Le jury était composé de :
M. Henri Béhar, Professeur émérite à la Sorbonne nouvelle (rapporteur et Président)
M. Patrick Besnier, Professeur émérite à l'université du Mans (directeur des travaux)
M. Bertrand Marchal, Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (rapporteur)
Mme Nathalie Prince, Maitre de conférences HDR à l'université du Mans.

La soutenance publique se déroule dans la salle Pierre Belon à la Bibliothèque Vercors de l'université du Maine.

Il est 14h15 lorsque l'impétrant s'adresse au jury pour justifier son travail, rendre compte des difficultés rencontrées et dire son apport à la connaissance, sinon universelle, du moins de l'œuvre de Jarry. Il considère que Jarry parait avoir renoncé au style caractérisant ses premiers textes lorsqu'il aborde la critique littéraire à *La Revue blanche*. De fait, l'auteur de *Messaline* continue à pratiquer une forme d'obscurité, qui se traduit par le développement d'une esthétique du raccourci donnant toute sa place au texte commenté.

L'esthétique du raccourci se dégage de ces textes alimentaires en apparence, s'accompagnant du détournement des citations. Cette collaboration à *La Revue blanche* émane du groupe du Mercure de France auquel Jarry ne cesse de faire signe.

Enfin M. Gosztola reconnait sa dette envers André Breton, dont l'article publié dans *Les Pas Perdus* fut son initiateur.

Vingt minutes après, M. Patrick Besnier prend la parole. Il constate que la thèse de M. Gosztola se présente sous la forme d'une édition savante des textes critiques de Jarry à la *Revue blanche*. Étant donné qu'il prépare par ailleurs une édition dans le cadre des *Œuvres complètes* aux éditions Garnier, et qu'il ne s'agit pas du même travail, une partie des choix du candidat s'explique par l'attention mise à éviter les doublons : la double présentation, thèse et édition, posait a priori des problèmes que M. Gosztola a dans l'ensemble surmontés. Pour y parvenir, il choisit, en particulier, de ne pas présenter ici tous les textes de Jarry, peut-être par simple bon sens, la thèse que nous lisons dépassant déjà les 1 300 pages. Cette masse de textes proposés à notre lecture est le premier problème rencontré.

La principale caractéristique par rapport à ce que serait une édition « classique » (par rapport à ce que sera, peut-on supposer, sa contribution aux *Œuvres complètes*) tient à la présence parmi les notes de longues digressions inspirées par le texte commenté. Surgissant parmi des notes « ordinaires », elles surprennent d'abord, et même déroutent. Pour ne citer qu'un exemple, le développement sur Zola au milieu du commentaire du *Golf en Angleterre,* nom que rien ne paraît appeler ici (Jarry ne cite pas le nom de Zola) donne lieu à des variations justes et inattendues sur les rapports de Jarry avec l'auteur des Rougon-Macquart (p. 778). Le lecteur se trouve ainsi convié à une double approche, tantôt rigoureuse (pour la majorité des notes), tantôt libre, pour ces digressions qui semblent tenir presque de l'improvisation.

Sous ces deux formes, l'annotation repose sur une lecture extrêmement attentive des textes de Jarry, et spécialement de son travail sur les citations. M. Gosztola a beaucoup lu, il a retrouvé des textes souvent considérés comme introuvables et des informations inconnues des divers annotateurs antérieurs. Il analyse finement les montages de Jarry, mais cela le conduit à des excès de deux ordres : tantôt une attitude exagérément critique vis-à-vis de ses prédécesseurs (en particulier Henri Bordillon qui réalisa l'édition de la Pléiade et qui suscite trop de sarcasmes : les divergences sur la date de naissance de Meilhac en sont un bon exemple, un peu dérisoire !). En s'en prenant à la place accordée aux textes critiques dans la Pléiade, M. Gosztola oublie en l'occurrence que l'édition est soumise aux contraintes éditoriales d'une collection aux règles impérieuses, — et que cette partie de l'édition est environnée de *Messaline*, du *Surmâle* et quelques autres textes qui sont des *œuvres*. C'est aborder au second reproche : dans l'interprétation des textes, M. Gosztola manque de nuances, comme s'il voulait démontrer (selon un raisonnement compréhensible mais qu'il nous faut bien discuter !) que ces « textes critiques » sont au cœur de la production de Jarry. Le risque est la dissolution de l'idée d'œuvre dans un flux mouvant et infini. Le titre donné par la Pléiade—qui certes n'en est pas un (« Textes critiques et divers ») — n'est pas aussi péjoratif et dévalorisant que semble le comprendre M. Gosztola. Dans la surabondance du commentaire, on se plaît finalement à reconnaître une générosité, une adhésion du candidat à la pensée de « son » auteur — adhésion dont l'envers est le risque, pas toujours surmonté, d'une idéalisation de Jarry et de son inquiétante intelligence.

Le candidat remercie son directeur de recherches, lui répond sur quelques unes de ses remarques en se justifiant courtoisement et la parole est donnée à M. Marchal.

Il est 15h05 quand celui-ci déclare d'emblée qu'on ne peut être qu'admiratif devant l'ampleur de cette thèse imposante (deux volumes représentant 1 336 pages) qui propose l'édition critique et surtout abondamment contextualisée et commentée de soixante-six comptes rendus d'Alfred Jarry à *La Revue blanche* entre le 1er juillet 1900 et le 1er mars 1903, comptes rendus qui manifestent l'extrême diversité, véritablement encyclopédique, de ses curiosités. Cette édition est à la fois distincte et complémentaire de l'édition des *Textes critiques et divers* préparée par le même auteur pour les *Œuvres complètes* de Jarry des éditions Classiques Garnier. Elle s'en distingue par le caractère sélectif (et non exhaustif), le classement thématique (et non chronologique) et surtout par l'abondance du commentaire, beaucoup plus limité pour les *Œuvres complètes*.

L'édition critique proprement dite est précédée d'une introduction qui justifie les choix d'une édition sélective, thématique et commentée, et l'ampleur de la recontextualisation (contre une lecture immanente), puis d'une première partie de plus de deux cents pages qui fait le tour du rapport de Jarry à l'activité critique : trois chapitres l'envisagent dans ses rapports à l'œuvre, aux nécessités matérielles, à l'évolution de la presse et des revues, à *La Revue blanche* elle-même mais aussi, plus secrètement, au *Mercure de France* ; trois autres s'attachent à définir sa spécificité.

Les textes présentés et commentés dans l'édition critique sont donc classés selon deux grands thèmes (qui donnent lieu à de multiples subdivisions) : la question du progrès et celle de l'altérité. Chaque texte est intégralement reproduit, suivi des indications bibliographiques, d'un éventuel relevé de variantes, et surtout d'une très abondante annotation qui restitue le contexte et par là même les enjeux de ces comptes rendus sur les sujets les plus divers. Même si l'écriture de ces comptes rendus de *La Revue blanche* est devenue limpide par rapport à l'écriture de l'époque symboliste, l'abondance des commentaires est parfaitement justifiée, tant par la diversité des ouvrages recensés que par l'oubli dans lequel sont tombés un grand nombre d'entre eux.

Une conclusion d'une vingtaine de pages propose enfin un bilan synthétique précis de cette édition critique.

Il s'agit donc là d'un travail fondamental pour les études jarryques, par la somme documentaire qu'il représente, mais cette thèse ne vaut pas seulement par son apport documentaire ; elle vaut tout autant par sa dimension intellectuelle, ou spéculative, également remarquable.

Un tel travail peut évidemment susciter quelques réserves. Si on néglige les quelques lapsus inévitables dans un travail de cette ampleur, ces réserves sont de quatre ordres :

— L'écriture abuse des phrases interminables qui ne facilitent pas la lecture.

— Le parti pris de faire tenir documentation et commentaire dans le seul appareil de notes (qui vont d'une ligne à plus de 15 pages) est malcommode pour le lecteur ; il tend à émietter et à niveler les informations au lieu de les hiérarchiser.

— L'enquête, sur certains points, aurait pu être approfondie. Si, par exemple, M. Gosztola restitue le plus souvent les dates de naissance et de mort pour les auteurs des livres recensés par Jarry, il aurait pu aussi restituer le nom (Georges Méran) de celui qui signe son livre *La Natalité en France en 1900* de ses seules initiales G. M. (p. 709). Quant au fait divers sordide qui est à la base de la chronique « L'homme au sable » du 1er mai 1901 (tentative d'assassinat, chez elle, rue Henri Martin, d'une dame Kolb par un Anglais du nom d'Henry Gilmour), le recours aux journaux de l'époque permet certes d'éclairer certaines formules de la chronique, mais ce recours reste ponctuel, et partiel, alors qu'un recours plus systématique aurait permis d'éclairer d'autres détails qui ne sont pas de l'invention de Jarry : les différents noms du criminel (James ou Edward Smith ou Smidt) et « le nœud coulant fait d'un anneau d'or » (p 628) ignoré des premiers articles parce que tardivement retrouvé au cours de l'enquête policière.

— Il y a parfois, dans les commentaires, une tendance à la surinterprétation : il est sans doute précieux de relever les moindres variantes dans la reprise par Jarry d'énoncés des auteurs qu'il recense, mais il est aventureux d'y voir à tous les coups une intention : faut-il vraiment voir dans l'abréviation par Jarry de « docteur » en « Dr » la marque de « son mépris pour la médecine » (p. 714) ? La surinterprétation procède aussi parfois des limites de l'enquête documentaire. C'est ainsi par exemple que le détail plus haut signalé du « nœud coulant fait d'un anneau d'or » dans la chronique « L'homme au sable » devient un emprunt aux *Chants de Maldoror* (p. 633).

Mais ces réserves restent mineures au regard de l'intérêt que représente une thèse de cette dimension qui ne sera pas seulement précieuse pour les spécialistes de Jarry, mais aussi pour tous ceux qui s'intéressent à la vie littéraire à la charnière du XIXe et du XXe siècle.

Il est 16 h lorsque Mme Nathalie Prince prend la parole à son tour. Elle observe que la thèse de Matthieu Gosztola, pour le moins volumineuse – 1336 pages -, représente un énorme travail de déchiffrage du texte d'Alfred Jarry, une œuvre encore à découvrir malgré de récents travaux auxquels le travail envisagé fait constamment référence.

La thèse se compose de deux parties. La première envisage sous forme synthétique le couple « Jarry et la critique » et se présente comme une partie détachable et autonome qui fait entre autres la part belle à la place que prend *La Revue blanche* dans le parcours d'Alfred Jarry, mais qui souligne aussi ses rapports avec *Le Mercure de France* vers lequel l'écrivain se tourne continument. Matthieu Gosztola défend en effet l'idée selon laquelle tout le travail d'Alfred Jarry pour *La Revue blanche* est en fait mû par le désir de plaire au *Mercure de France*. La seconde partie est consacrée aux « Textes et commentaires », à partir de plus de soixante comptes rendus donnés par Alfred Jarry à la *Revue blanche*, entre 1900 et 1903. Ces commentaires suivent immédiatement les textes choisis - Matthieu Gosztola ne rend pas compte de tous les textes d'Alfred Jarry et justifie ses choix - sous forme de longues notes. La

connaissance par Matthieu Gosztola de l'époque et des revues de l'époque et des textes d'Alfred Jarry est immense, et ses commentaires révèlent une grande curiosité intellectuelle.

L'ensemble de la thèse est cependant fragilisé par un style très personnel, qui privilégie la phrase longue et complexe, abuse des « de par » et des « au travers de », ajoute des adverbes dont la phrase pourrait se passer et impose sans davantage de précautions des concepts ou des termes qui ne vont pas de soi, comme « intellection » ou « ipséité ». D'autre part, de nombreux défauts de méthode auraient pu être évités, tout simplement en respectant les usages de présentation : les appels de note doivent précéder tout signe de ponctuation (*cf*. p. 406 « le rat des champs ») ; les citations longues doivent être mises en valeur d'autant que la thèse regorge de citations au point que l'on ne sait plus bien qui parle dans le développement (*cf*. p. 224-225) ; les titres et sous-titres s'enchaînent parfois de manière vertigineuse (*cf*. 2.9.5.2. ou les 3.3.5.4.4.4.) et ne respectent pas l'usage éditorial selon lequel deux titres ne doivent pas s'enchaîner sans au moins quelques lignes de développement. On ajoutera que le sommaire, entièrement écrit en capitales, est peu lisible *cf*. p. 17) et que la table des matières, qui s'étire sur vingt-trois pages, est impénétrable (p. 1311-1334). On compte aussi de nombreuses répétitions, redites - étaient-elles évitables sur 1336 pages ? -, comme aux pages 301 et 306 où l'on retrouve la même citation.

Dans la partie « Textes et commentaires », Matthieu Gosztola prend le parti, sans doute un peu audacieux, de la note longue et digressive qui elle-même donne lieu à des notes pour construire ce qu'il appelle, à la page 552, la « rêverie méthodique » de Jarry, qui consiste en une appropriation du sens des ouvrages dont il rend compte pour exhiber ses inventions. Si l'on ne peut qu'admirer le travail d'annotation particulièrement pointu, méticuleux et gage d'une culture générale extrêmement dense, on peut cependant souligner le danger d'une méthode de travail qui consiste à juxtaposer tous les commentaires et donc à les mettre tous à égalité. Cette partie de « commentaires » apporte une somme considérable d'informations, qui recueille pas à pas des biographies de personnages totalement méconnus sinon totalement oubliés, qui ajoute des références toujours très justes aux ouvrages cités dans les comptes rendus, qui vérifie à la loupe chaque détail, touchant à toutes les cellules du texte, même aux cellules manquantes, s'intéressant aux « point[s] demeuré[s] tu[s] » (p. 481) dans la critique d'Alfred Jarry. Le travail rend compte également des influences plus ou moins appuyées, montrées du doigt, discrètes (Valéry, Rachilde – qui donne lieu à un « éloge de l'amitié », p. 1107, Kahn, etc.), et des « haines » d'Alfred Jarry, comme dans les pages consacrées à Zola (pages 778 à 783). Il faut rendre justice à de nombreuses expressions vraiment réussies, comme « Jarry joue au savant « (p. 739) ou « Désir ardent de ne pas être compris » (p. 754) et à des commentaires enthousiasmants, par exemple, sur l'influence de Pierre Quillard sur Alfred Jarry (p. 462-465), sur la question de l'astronomie (pages 648 à 655), sur la question de l'animalité, sur la question des rapports entre la science et la littérature. Cette thèse vaut comme un immense recueil d'articles juxtaposés sur les sujets les plus divers et variés : sur l'usage du mot « anarchiste » (p. 426) qui donne lieu à six pages de commentaires ou des mots « Dieu immanent » (à partir du même compte rendu, sur quatorze pages), sur Gaston Danville (pages 723 à 747), sur le golf (pages 775-785) ou sur quelques « promenades en Extrême-Orient » (pages 911 à 916), mais ces commentaires remarquables sont parfois littéralement déconnectés du texte à partir duquel ils s'appuient, comme la réflexion brillante sur le bibelot (pages 801 à 806), qui s'affranchit à peu près totalement du compte rendu d'un texte de Lucien Hendebert (reproduit page 786) ou comme le passage sur « Jarry attentif aux genres » (page 683-684), qui n'est pas exactement motivé par le syntagme « couverture illustrée » (*cf*. compte rendu d'un texte de Carolus Didier, p. 678). Il faudrait sans doute rassembler les remarques pour leur donner davantage de valeur et les hiérarchiser. La partie « Jarry et l'altérité », qui souligne l'« intérêt [de Jarry] pour la littérature étrangère » (p. 949) mériterait de rejoindre d'autres remarques du même ordre, dans d'autres développements de

la thèse, dans une réflexion plus synthétique sur la force centrifuge de Jarry pour tout ce qui relève de l'étranger. Le parti-pris des notes digressives, sans doute original et stimulant, qui renouvelle l'approche critique et qui est dans le droit fil de l'encyclopédisme d'Alfred Jarry, nuit dans le même temps à l'élaboration d'une pensée théorique parfaitement aboutie. Le dispositif en abyme (notes des notes) complique la tâche du lecteur. La thèse semble fonctionner parfois par marcottage, et de nouvelles références surgissent que l'on n'attend pas forcément et qui ne sont pas forcément les plus convaincantes (*cf*. le compte rendu de Jarry sur « La femme » de Madame Dudry-Menos, qui rappelle que la femme à l'époque est perçue comme « un homme arrêté dans son développement » (p. 555) s'appuie à juste titre sur les théories de Cesare Lombroso et de sa fille, Gina, parues dans *La Femme criminelle et la prostituée* [1893] traduit en France en 1896. On regrette cependant de ne pas trouver aussi les travaux de Max Nordau, *Dégénérescence* [*Entartung*, 1892-1893], de Richard von Krafft-Ebing, *Psychopathia Sexualis* [1886], d'Havelock Ellis et ses « études de psychologie sexuelle » parues à Londres en 1897. Matthieu Gosztola aurait pu encore inviter dans sa recherche la traduction, dans *La Revue blanche*, justement, en 1895 d'un texte d'August Strindberg intitulé « De l'infériorité de la femme (et comme corollaire de la justification de sa situation subordonnée selon les données dernières de la science) », traduit du suédois par Georges Loiseau, qui explique, preuves scientifiques à l'appui l'infériorité de la femme.) Le matériau critique sur lequel s'appuie la thèse, en conformité avec l'érudition d'Alfred Jarry, appelle constamment de nouvelles références, et si l'on peut reprocher, parfois, à Matthieu Gosztola d'en faire un peu trop, on a dans le même temps envie de poursuivre les rapprochements et d'ajouter de nouvelles références…

Dans cette thèse, certaines parties surgissent, impeccables, comme l'admirable travail fait sur l'illustration, et plus précisément sur les rapports du texte et de l'image, et les quatre-vingt-deux pages qui sont consacrées à cette question éclairent le texte de Jarry d'une lumière élégante et convaincante, avec ajout de poèmes illustrés présentés en couleur sur beau papier (*cf*. p. 983 à 1064). On ajoutera que cette thèse comporte très peu de fautes, de coquilles, d'erreurs scientifiques, et si l'on peut pointer quelques défaillances, elles sont extrêmement rares. La conclusion, très claire, souligne finalement l'intenable geste critique de Jarry, incapable de se gommer derrière les ouvrages dont il rend compte et qui « continu[e] de se refuser inlassablement au lecteur » (page 1206), en utilisant « toutes les ressources offertes » (p. 1207) pour ne pas, lui, se dévoiler.

La thèse offre encore de précieuses annexes qui comprennent, entre autres, la liste des ouvrages reçus par *La Revue blanche*, ce qui permet de saisir les choix faits par Alfred Jarry, et une bibliographie riche et bien organisée (p. 1217- 1280).

Il s'agit bien là d'une thèse originale, sensible, courageuse, qui n'hésite pas à affronter l'immense corpus critique d'Alfred Jarry et les subtilités de ce corpus. C'est un travail qui repose constamment sur l'élaboration d'hypothèses, ouvrant des pistes qui peuvent se dilater sur plusieurs dizaines de pages. Il est vrai, parfois, que la tendance à vouloir trouver une réponse à toutes les énigmes de l'écriture de Jarry peut tourner à la perquisition, mais c'est un travail riche parce qu'il est enrichissant, suggestif. Les spécialistes d'Alfred Jarry trouveront dans cette thèse de nombreuses réponses à leurs questions, des documents examinés de première main et des pistes toujours renouvelées. Incontestablement, le lecteur avisé saura faire son miel de cette recherche véritable.

À nouveau, M. Gosztola remercie de ces éloges et même des critiques qui lui seront utiles à l'avenir, pour son travail d'édition.

Lorsque M. Béhar prend la parole à son tour, il est bien tard pour tenir des propos novateurs et originaux sur le travail soumis. Il se contente de synthétiser les observations de ses collègues.

Revenant aux origines mêmes de la thèse de doctorat, qui se substituait, en quelque sorte, à la thèse secondaire du Doctorat d'État, M. Matthieu Gosztola propose une édition de texte, avec son apparat critique et ses commentaires. Il aurait pu se contenter de soumettre le dossier qu'il entendait imprimer dans les *Œuvres complètes* de Jarry. Mais il a fait plus, en séparant ces deux activités, ce qui lui a donné double travail.

La thèse se présente sous la forme d'un important ouvrage de 1335 pages en deux parties, l'une traitant de la position d'Alfred Jarry au sein de la critique littéraire de son temps, la seconde fournissant le texte des critiques publiées par l'auteur dans *La Revue blanche*, avec ses variantes le cas échéant, établies à partir du manuscrit, et tous les éclairages nécessaires. Un sommaire, une table des matières analytique, une table des illustrations, un index des noms, un index des œuvres, facilitent et orientent la lecture.

C'est dire l'ampleur d'un travail portant sur un corpus relativement réduit puisqu'il ne traite que les « textes critiques » de Jarry, soit une centaine de pages dans la revue originelle.

Le projet est clair : considérant que la fonction critique de son auteur a été sous-évaluée jusqu'à présent, le candidat se propose d'en établir une édition critique, d'en exposer les traits les plus caractéristiques et de les évaluer globalement.

Toutefois, il indique d'emblée réserver l'annotation « exhaustive » pour une édition critique en cours de publication, ce qui ne laisse pas de faire frémir ses lecteurs bénévoles.

Chaque texte est soigneusement reproduit en caractères gras (pour le distinguer du commentaire), suivi d'un relevé des variantes manuscrites, s'il y a lieu, et d'un double système d'annotation, le premier portant sur le texte lui-même, le second sur le commentaire.

Par un recours systématique à l'œuvre signalée et critiquée par Jarry, M. Gosztola montre bien l'usage de la citation implicite (ou indirecte) chez cet auteur, et il indique les raisons pour lesquelles il a pu choisir tel ouvrage, correspondent à ses goûts permanents en matière de science, de morale, d'érudition, d'illustration.

On est heureux de voir tant de lectures, de recherches approfondies, de connaissances, en somme, chez un jeune candidat qui semble avoir lu toutes les revues contemporaines de *La Revue blanche*, et tous les livres que son auteur a pu feuilleter. Et l'on n'est pas surpris qu'il s'interroge sur l'érudition véritable de son auteur, en soulignant la part de l'amitié qui la fonde.

Les éloges ont toujours leurs revers, sur lesquels il est inutile d'insister, quant à la langue et au style du candidat, quand à l'organisation de son propos, et notamment la disproportion excessive entre le texte d'Alfred Jarry et les notes ou le commentaire.

Reste l'extrême attention portée à des textes généralement tenus pour mineurs, et leur situation dans la production littéraire de l'époque.

M. Béhar, comme l'impétrant, prend bonne note de observations de ses collègues, des pistes qu'ils ouvrent, des interprétations proposées, qui lui serviront à perfectionner l'édition des œuvres complètes de Jarry, et les remercie pour cette contribution oblique.

Après avoir entendu la défense du candidat, le jury se retire à huis clos pour délibérer et décide de lui accorder le titre de Docteur de l'université du Maine, avec la mention Très Honorable à l'unanimité.

Fait à Paris le 14 décembre 2012